L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 26 JUIN 1873.

46me Année.

DUFOUR & LIMET,
PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

NOUVELLE-ORLEANS,
JEUDI MATIN, 26 JUIN.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Pour les détails, voir aux annonces.

Par G. de Férisé & Co., à la Bourse d'Encas St. Louis, rue St-Louis—Joli cottage, coin Esplanade et Johnson, et terrain de prix pour bâtir, rue Frieur.

Par E. Roger & Co., dans leurs salles d'encan—Bottes, souliers et brodequins.

Par Vincent & Co., rue Bourbon—Marchandises sèches, notions, etc.

Par Hoffman, Marks & Co., à leur salle de vente—Linge fin, lingerie, chapeaux, sacs, etc.

La droiture des principes comme moyen de succès.

Décidément, nous commençons à croire que tous ces plans de fusion politique imaginés pour atteindre un but auquel les partis n'osent prétendre avec les forces propres dont ils disposent, ne valent rien pour les Etats-Unis. Les républicains, en devenant libéraux pour pouvoir s'unir aux démocrates, se sont fait autant de mal que les démocrates en ont fait à leur parti en acceptant l'alliance de ces libéraux avec leur candidat à la présidence; et Greeley, en acceptant cette candidature, s'est fait autant de tort à lui-même qu'il en a fait à la cause du parti démocrate.

Le peuple américain a pu ne voir dans cette fusion qu'un désir d'arriver au pouvoir au moyen d'un expédient auquel les principes étaient tout à fait étrangers: il n'en est méfié dès lors et les meilleures professions de foi ont manqué leur effet. Greeley, cependant, était indubitablement un honnête homme, et l'un des plus purs des Etats-Unis. Sous ce rapport, il était invulnérable, et d'un bout à l'autre de l'Union, républicains, radicaux et démocrates, tout le monde convenait de l'honorabilité de son caractère et de sa parfaite intégrité. On convenait aussi de sa capacité supérieure et même de la légitimité de ses titres à la présidence des Etats-Unis. Mais toutes ces raisons n'ont pu détruire dans l'esprit du peuple l'idée que la fusion était inventée dans un but unique, celui d'arriver au pouvoir le plus promptement et le plus sûrement possible: et cette idée a suffi pour faire crouler tout l'échafaudage construit avec des matériaux disparates, bien que le fondement en fut respectable et parut être solide.

Cette fusion était donc une erreur puisque le succès n'a pas répondu à l'attente de ceux qui en avaient été les promoteurs. Mais pour avoir été vaincus une fois les libéraux et les démocrates ne sont pas à bout de leurs forces: ils n'ont qu'à se réunir par le fait sent de l'identité actuelle de leurs principes, et le parti démocrate se trouvera renforcé sans bruit avec plus de force qu'il n'en eut jamais. La plateforme de Cincinnati est un document qui conviendra toujours à un parti honnête quelque soit son nom. Seulement il faut avoir grand soin d'en mettre les principes à l'abri de tout soupçon d'ambition ou de convoitise; il faut avoir grand soin de montrer au peuple américain que l'exécution d'un pareil programme est devenu, aujourd'hui, le premier besoin du pays, et que le parti qui en porte les principes sur sa bannière est le véritable parti national.

Il nous paraît impossible que le peuple américain mette encore beaucoup de temps à comprendre que les faits des dix dernières années prouvent la tendance de l'autorité fédérale à négliger les intérêts publics pour des intérêts étroits de personnes ou de coteries; que les serviteurs de la nation, en prodiguant les bons fédéraux à des corporations particulières et en passant le bill des salaires, ne nous plus dignes de confiance; que la corruption, en pervertissant, dans une mesure effrayante, toutes les branches de l'administration fédérale, propage aussi, par l'exemple de l'impunité, la dégénération morale et qu'il en résultera bientôt un état de trouble, de confusion et de pauvreté pour toutes les parties de la république.

Les Républicains sont peu réformatrices, dit-on, et le mot est vrai par la raison qu'un parti, arrivé au pouvoir, ne veut pas faire plus de sacrifices que celui qui en est sorti, aucun ne comptant sur la reconnaissance du pays. La république des Etats-Unis s'indique en particulier est et sera d'autant plus difficile à réformer qu'elle jouit d'un avantage exceptionnel. L'émigration européenne lui fournit sans cesse des travailleurs et aussi des capitaux, et ces travailleurs et ces capitaux atténuent ou couvrent beaucoup d'inepsies administratives. Quelque grandes que soient les pertes occasionnées par des lois imprudentes ou par des fraudes ministérielles qu'on tient même fort peu à cacher, le pays y survit par l'augmentation incessante des valeurs foncières; en sorte que le citoyen retrouve d'un coté ce qu'il perd de l'autre; il retrouve même davantage, et cela explique la placidité de son tempérament à l'égard des scandales de l'autorité supérieure. Mais cette placidité n'est pas à l'épreuve de tous les abus, et pour ne s'être pas révolté jusqu'ici, le citoyen n'en réfléchit pas moins sur les biens qu'il pourrait avoir et dont il est privé parce qu'il est mal servi.

Une fois que les yeux du citoyen sont ouverts, il n'est plus d'aucun parti, si ce n'est de celui qui fait entrevoir la réforme avec des hommes nouveaux. C'est ce que les Démocrates du comté d'Allen, Ohio, nous paraissent avoir compris à merveille. Assemblés en Convention régulière de comté, ils invitent le peuple de l'Ohio à se réunir en Convention générale à Columbus, sans se laisser arrêter par des considérations politiques se rattachant à d'anciennes associations, afin de prendre telles mesures que les circonstances exigent.

Leurs résolutions portent que la rigoureuse observation des clauses de la Constitution est la seule protection du peuple contre la centralisation et le despotisme; que le président des Etats-Unis, par la facilité avec laquelle il a approuvé un bill qui le met à même d'empocher chaque année une solde additionnelle de $25,000, n'est montré un des plus sordides adorateurs de Mammon; que Charles N. Jamison, représentant de l'Ohio au Congrès, qui a voté et accepté un surcroit de traitement, a manqué à la confiance du peuple; qu'il doit user de tout son pouvoir pour effectuer un rappel absolu du bill des salaires, et qu'il devra rendre au Trésor des Etats-Unis, ce qu'il en a reçu de trop, et mieux il n'aime renoncer à son siége au Congrès.

Il n'est question ici, comme on le voit, ni de démocratie, ni de libéralisme, ni de républicanisme. Tout le monde, sans distinction de parti, est appelé à jouer son rôle dans la délivrance du pays. Si nous ne devons plus avoir de république, si ce n'est une république de corrupteurs et de voleurs, il importe peu qu'on nous appelle démocrates, libéraux ou républicains. Seulement, il est bon de faire observer que c'est à l'aide des principes démocratiques, tels qu'ils sont exposés aujourd'hui, qu'on pourra délivrer le pays en l'arrachant à l'exploitation de ces hommes qui depuis douze ans portent un nom qu'ils déshonorent, et si, depuis douze ans, pour ne pas remonter plus haut, les républicains s'appliquent à perdre tout ce que les démocrates s'appliquent à sauver, et ce qu'on peut résumer en ces trois mots: les libertés fédérales—il est plus honorable de se rallier sous le drapeau du salut que sous celui de la damnation nationale.

☞ Chapeaux de Panama, à $5, $6 et $7, valant de $10 à $25, au Rob't E. Lee coin Royale et St-Louis.

Eau de Vichy Lithyne, 139 rue du Canal

☞ L'immense et toujours croissante demande des machines à coudre de la compagnie Grover et Baker, est une des choses les plus extraordinaires du monde. Ces machines sont devenues les favorites du Sud. Bureau de vente 97, rue du Canal.

INSTITUT CARNATZ.—La salle Minerve a été, hier soir, le théâtre d'une intéressante cérémonie. Une foule nombreuse de parents et d'amis s'y pressait pour assister aux exercices de fin d'année de l'excellente institution, dirigée par madame Carnatz et sa mère, mademoiselle De Varenne. Les exercices ont commencé à sept heures et le programme en a été très varié, car il comprenait diverses compositions et récitations en anglais et en français, des morceaux de piano et de chant, une comédie en deux actes, et la distribution de diplômes et de médailles.

Parmi les exercices littéraires, nous mentionnerons le "Salutatory," par Mlle E. Mayer, le "Valedictory" par Mlle J. Ford, les "Adieux" par Mlle Grace Thompson, et le "Farewell Address to the Graduates," composée par Mlle S. Hale et lue par Mlle A. Prophet. Ces diverses compositions dénotent chez leurs jeunes auteurs de bonnes études, de l'imagination et du goût. Les récitations, les dialogues et la comédie ont eu beaucoup de succès et ont été débités avec verve et entrain.

La partie musicale des exercices a été très brillante. La "Marche turque," de Mozart, a été exécutée d'une façon remarquable par Mlles A. Haynes et S. Tupper; mademoiselle Haynes s'est distinguée tout-lement dans l'exécution d'un grand morceau de Laybach, sur les *Puritains*, et Mlle Tupper dans l'exécution du "bolero espagnol" avec Mlle V. Jacquin. Cette dernière a rendu le morceau du "Barbier de Séville" de la façon la plus brillante. Cette jeune personne a déjà un fort joli talent.

Ces quatre jeunes virtuoses ont fait le plus grand honneur à leur professeur, madame Cambier, par les progrès rapides que l'on a pu remarquer chez elles depuis l'année dernière. Leur jeu est correct, élégant, et leur style est de la bonne école. Mademoiselle E. Ball, qui a une fort jolie voix, a chanté avec goût et sentiment l'air du *Pardon de Ploermel* et "l'Extase" d'Ardit, et Mlle Roufignach a chanté avec légèreté la jolie valse de Godfrey "La Bouquetière" et elle a convenablement nuancé le grand air des *Dragons de Villars*.

Avant la présentation des diplômes, l'honorable Ch. E. Fenner a prononcé une allocution de circonstance.

Mademoiselle Grace Thompson, élève de l'Institut depuis sept ans, a reçu un diplôme pour ses études anglaises et une médaille d'honneur pour l'anglais.

Voici, d'ailleurs, la liste des élèves qui ont pris leurs grades: pour l'anglais, mesdemoiselles Grace W. Thompson, Sidney C. Tupper, Virginie Jacquin, Miriam A. Davidson, Jessie A. Ford et Rosa Rose; pour le français, Grace W. Thompson et Fannie J. Hale.

Enfin, mademoiselle Virginie Jacquin a reçu la médaille d'honneur, pour la musique. Cette médaille lui a été présentée par madame Cambier, la musicienne accomplie, l'artiste distinguée qui est chargée de l'enseignement musical dans l'Institut Carnatz.

Ces présentations de diplômes et de médailles ont été l'incident touchant de cette soirée qui a été charmante et qui laissera d'agréables souvenirs à tous ceux qui y ont assisté.

Nous regrettons d'apprendre que plusieurs des artistes de notre troupe française ont été victimes soit d'un vol soit d'une erreur qui les a obligés à s'embarquer de New-York sans leurs bagages. M. et Mme Ariste et les artistes partis avec eux sont arrivés à New-York le 10 mai et se sont embarqués le 17 au matin, à bord du *Washington*, sans avoir reçu leurs bagages, bien qu'une heure avant leur arrivée à New-York on leur eût fait payer deux piastres en or pour le transport de leurs malles à bord du steamer. Ces malheureux artistes ont encore payé le 17 au matin *soixante-quinze piastres* en or à quelque industriel qui leur a promis de leur procurer les bagages avant le départ; mais ils n'ont rien vu venir et ils ont dû, en arrivant au Hâvre, acheter du linge et des effets. Avant de partir de New-York ils ont chargé quelqu'un de leur réclamation, mais il est douteux que les malles se retrouvent. Les pauvres artistes conserveront un mauvais souvenir de leur voyage.

— Les renseignements transmis par le télégraphe sur la lutte qui se livre en ce moment à New-York entre les plus habiles joueurs de billard se trouvant actuellement aux Etats-Unis sont si incomplets, que nous donnons, pour l'intelligence de nos lecteurs, quelques détails qui ne peuvent manquer de les intéresser.

Six joueurs sont inscrits pour prendre part au concours; ce sont: François d'Isasy, Maurice Daly, Joseph Dion, Cyrille Dion, John Deery et Albert Garnier. Le premier et le dernier sont Français, et les quatre autres, Américains. Les parties se jouent en 300 points et chaque candidat doit se mesurer, par voie de tirage au sort, avec chacun de ses cinq adversaires. Celui qui aura gagné le plus grand nombre de parties, sera considéré comme le champion du monde au carambolage à trois billes.

Il y aussi plusieurs prix offerts, à savoir: une coupe en argent destinée au vainqueur, une somme de mille dollars pour le joueur qui aura fait la plus forte moyenne et un médaillon en diamants qui deviendra la propriété de celui qui comptera dans son jeu la plus forte série.

Le concours a commencé mardi dernier et cinq parties ont été jouées jusqu'à présent. La première partie a eu lieu entre Cyrille Dion et Joseph Deery. Dion a fait 300 points et Deery 136. La seconde partie, jouée par Ubassy et Maurice Daly, a donné le résultat suivant: Daly 300 et Ubassy 254. Albert Garnier et Joseph Dion avaient été désignés pour la troisième manche. Dion, quand Garnier a en 136 points.

La quatrième partie a eu lieu entre les deux frères Dion. Cyrille a battu Joseph de 65 points.

Notre ami Ubassy a eu pour adversaire, à la cinquième partie, John Deery. Tout le monde avait été surpris de voir le Furet battu, à son premier début à New-York: on attendait donc avec impatience l'habile joueur à sa deuxième séance. Il a émerveillé les spectateurs; son jeu n'avait jamais été si sûr et si brillant. Les 300 points ont été faits en 17 entrées, avec une série de 98 caramboles et une avance sur son adversaire de 95 points.

Assurément que nous aurons de nouveaux détails, nous nous empresserons de les donner dans les colonnes de l'*Abeille*.

BONNE NOUVELLE POUR LES AMATEURS DE LUNCH.—M. Philippe Forget, ancien restaurateur, vient de faire l'acquisition de l'ancien "Meridien", à l'angle de la rue de la Douane et du Passage de la Bourse; et annonce dans l'*Abeille* qu'il fait servir un lunch chaud tous les jours, de 9 heures du matin à 1 heure de relevée. Ce lunch est de premier ordre et nous nous empressons de l'annoncer aux amateurs de mets fins et délicats. Avec son habileté très connue, M. Forget est sûr d'avoir la vogue. Les vins d'ailleurs sont de premier choix et ses liqueurs ne valent pas moins. M. Forget prend des pensionnaires à des prix modérés. Voyez l'annonce.

FERMETURE A 7 HEURES DU SOIR.—Par une annonce insérée plus loin, M. B. T. Walshe informe ses amis et le public en général, que d'ici au 1er octobre, il fermera son magasin tous les soirs à 7 heures excepté le samedi.

Baigneires et perlasiaterie vernissée ayant obtenu la médaille d'or, à vendre, à bon marché, 69, Camp, et 15, Dauphine.

Carondelet Spa—Eaux minérales.

☞ Allez voir les Panamas au Rob't E. Lee, coin Royale et St-Louis.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

MM. Randolph, Singleton, Brown et Ogden, avocats du *Picayune*, ont demandé une nouvelle audition de cause. Ils se basent sur ce que:

1° Le verdict du juri et le jugement sont clairement contraires à la loi et aux preuves.

2° La cour a erré en refusant d'écouter les témoignages qui eussent établi les faits énoncés dans l'article qu'on dit être un libelle; qui eussent soutenu la justification contenue dans la réponse du défendeur et prouvé l'absence de méchanceté.

3° La cour a erré en ne permettant pas au défendeur d'appeler le demandeur comme témoin.

4° La cour a erré en écartant les témoignages par lesquels le défendeur aurait établi l'absence de méchanceté.

5° La cour a erré en écartant le rapport présenté par un comité du Sénat des Etats-Unis relativement à la dernière élection générale de la Louisiane.

6° La Cour a erré en refusant de donner certaines instructions au juri et de lui dire que "le juri peut, judiciairement prendre connaissance, sans preuves, de questions publiques qui intéressent la population et le gouvernement du pays."

7° Le juri a été soûlé; de sorte que le défendeur n'a pas été jugé impartialement.

L'affidavit est fait par M. B. R. Foreman qui déclare:

Que le juri a été soudoyé;

Que deux des jurés, Raoul D'Aquin et Frank Haworth ont avoué, ouvertement, qu'ils ont été influencés et gagnés, que leur verdict n'a pas été impartial;

Que, pendant l'affaire, Raoul D'Aquin a avoué à M. Charles F. Claiborne qu'on lui avait offert $1,000 qu'un nommé George Walker député du shérif et crieur de la Cour dans laquelle le défendeur a été payé, s'était approché du dit Raoul D'Aquin, et lui avait glissé dans la main un billet conçu en ces termes: "M. D'Aquin, si vous marchez avec la majorité, il y a un billet de $500 au magasin pour vous.—Votre ami de la rue de Chartres;" que Walker lui dit, en même temps, à l'oreille, de ne lire le billet que dans la chambre des délibérations; que D'Aquin était en faveur d'un verdict pour l'opinion;

Que le dit George Walker, d'après les informations reçues, ayant admis la vérité de cette accusation, a été renvoyé de sa place de crieur de la Cour;

Que le juré Hawthorn a été également engagé et a reçu vingt-cinq piastres d'une personne qui lui fut présentée sur le pont Galvez, par un nommé Thos. F. Kavanaugh, avec promesse de cent vingt-cinq piastres de plus si le verdict accordait vingt-cinq mille piastres.

La motion se plaidera lundi prochain.

Comme l'affaire de messieurs Cohen et Railey, accusés tous deux d'une tentative de meurtre sur la personne de Kellogg, le gouverneur usurpateur de la Louisiane, commence à prendre une tournure plus sérieuse, il est important de montrer un résumé des déclarations des témoins à charge, qui ont tous témoigné avec un ensemble qui prouve combien ils ont été parfaitement dressés et stylés par les avocats de la poursuite.

Mardi matin, Leo Moore, le cocher africain de Kellogg, questionné par M. Field, a déclaré en substance ce qui suit:

Dans l'après-midi du 7 mai dernier, je conduisais les chevaux du gouverneur Kellogg; la voiture s'est arrêtée devant les bureaux de M. Morgan, au coin des rues Magasins et Natchez. M. Kellogg est descendu, est entré dans la bâtisse et n'a reparu qu'un quart d'heure après. Pendant son absence, plusieurs groupes se sont formés dans la rue, entourant la voiture et paraissant attendre le retour de M. Kellogg. Quand celui-ci est revenu, un homme de haute taille,—M. Railey,—s'est avancé et lui a adressé:—êtes vous M. Kellogg?

Le gouverneur a répondu: Oui, monsieur, que me voulez-vous?—M. Railey a dit alors: Je tiens à vous dire en face que vous êtes un misérable, un scélérat et un lâche!—Le gouverneur a répliqué: Vous vous trompez, je ne vous connais pas; et me disant de partir vite, il est entré précipitamment dans la voiture. Un homme se tenait depuis dix minutes sur le trottoir en face de la voiture; cet homme était d'une taille moyenne, avait le visage de soie noire et était vêtu d'un pantalon gris et d'un paletot noir. Au moment où la voiture tournait l'angle de la rue Natchez, j'ai entendu une détonation et quelques secondes après j'ai remarqué un trou fait dans la capote de la voiture par le coup de feu tiré balle. Je n'ai pas vu d'arme dans les mains de M. Railey. Il paraissait être excité en parlant au gouverneur et, lorsque celui-ci est entré dans sa voiture, il a tiré un mouchoir de sa poche et s'est essuyé le front. Plusieurs drayment se tenaient aussi autour de la voiture.

Questionné par M. New, le témoin a déclaré qu'il ne saurait dire si c'est M. Cohen qui a fait le coup.

Celui qui a tiré avait des cheveux gris et une moustache grise.

Le policier Pierson, du service secret, a déclaré qu'on lui avait donné l'ordre d'arrêter M. Railey; qu'il avait été à sa résidence et ne l'avait pas trouvé; et ensuite qu'il était déjà constitué prisonnier. Il s'est rendu le lendemain soir chez le pseudo-gouverneur Kellogg, et celui-ci lui a remis une clef et un petit bulletin de papier quel on lui disait qu'on avait déposé au Bureau de poste une clef marquée W. P.-K., et qu'on la lui enverrait, pensant qu'elle lui appartenait.

Interrogé par M. Randolph, le témoin a dit qu'il connaissait M. Cohen de vue depuis trois ans et qu'il n'avait rien entendu dire de son caractère.

Mike Cusack, demeurant au No. 40 de la rue Girod, a témoigné comme suit: Je suis contremaître à bord d'un bateau. J'ai vécu à la Nouvelle-Orléans depuis quinze ans. Le 7 mai, je venais de la Poste, quand, voyant un rassemblement rue des Magasins, je me suis dirigé de ce côté. J'ai vu une voiture arrêtée devant les bureaux de Morgan, et deux *gentlemen* qui se querellaient devant cette voiture.

Quand cette voiture est partie, un homme s'est avancé dans la rue, a tiré un pistolet de sa poche et a fait feu. Je crois que M. Cohen est l'homme qui a tiré le coup de pistolet et que M. Railey est celui qui a apostrophé Kellogg. J'ai été chez moi après cette affaire; un officier de police est venu me trouver et m'a dit qu'il était sûr que j'avais vu celui qui avait tiré le coup de pistolet. Il m'a conduit devant une cour de recorder et j'ai reconnu les deux accusés.

Le témoin a répondu comme suit aux questions de M. Randolph: Celui qui a tiré avait un pantalon d'une couleur claire, un paletot et un chapeau noirs. Je ne suis retiré aussitôt après le coup de feu. Je pouvais apercevoir les accusés. C'est un officier de police qui est venu à ma maison, au No. 40 de la rue Girod, pour me demander des informations.

Charles Rollins, couleur, *drayman* de profession, a déclaré qu'il a vu quand M. Kellogg a voulu entrer dans sa voiture, n'était pas lui,—si M. Railey.

M. James Mitchenson a raconté la conversation, peu agréable, qui a eu lieu entre M. Railey et Kellogg, et tout ce qui s'en est suivi. Il a un bureau rue des Magasins, entre Natchez et Peydras. Il n'a pas vu la figure de celui qui a tiré le coup de pistolet.

Les dépositions de M. Phillips et de M. Jos. E. Lemle sont identiquement les mêmes. Tous les deux connaissent M. Cohen; tous les deux ont vu le jeune homme qui a tiré sur Kellogg; et ils sont certains que ce n'est pas Cohen qui a fait le coup.

Il était dix heures du soir quand ces deux derniers témoins ont été entendus, et le juge Pardee a trouvé qu'il était plus sage de renvoyer la continuation de l'affaire au lendemain.

Ce n'est donc que ce matin à dix heures que l'enquête va se poursuivre.

Les propriétaires de Détail ont eu encore une fois maille à partir avec les compagnies de gaz. Devant, dans la paroisse St-Bernard, — Ces compagnies qui veulent faire argent de tout, prétendent prélever un impôt, non seulement sur les bêtes qui sont gardées dans des cours, — si c'est le cas fréquemment — mais encore sur les bêtes qui sont gardées dans des cours. — Il n'en sait de quelques-unes.

Dans une de ces rues, lundi dernier, un jeune Créole, du nom de Louis Tarue, a été tué d'un coup de pistolet par un ouvrier nommé Richard Hill. — Cette triste affaire a produit une grande excitation à St-Bernard.

Le meurtrier a été arrêté, ainsi qu'un complice parteur du nom de John Jones.

Il est temps que ces désordres cessent!

TEMPERATURE.—26 juin 1873.

Thermomètre de C. DUPASSE, opticien.

	Fahrenheit.	Centigrades.
6 A. M.	78	26
12 M.	86	30
3 P. M.	91	33
6 P. M.	86	31

☞ Il est universellement reconnu qu'il y a beaucoup à gagner à se servir des machines à coudre de Grover et Baker; ce qui le prouve, d'ailleurs, c'est leur immense succès de vente. Dépôt général pour le Sud, au No 107 de la rue du Canal.

A nos Confrères.

A partir du 1er juillet prochain, chaque journal devra affranchir les numéros qu'il enverra à titres d'échanges par la poste. Nous saisissons cette occasion pour réviser notre liste d'échanges. A partir de la susdite date nous n'enverrons que notre édition hebdomadaire aux journaux hebdomadaires.

Après ce témoignage, M. Field, le pseudo-gouverneur, a annoncé à la Cour qu'il avait cherché toute une journée à charge, attendu que M. Barret, le dernier qu'il ait pu trouver, refusait de faire aucune déposition.

M. Benjamin a demandé alors que M. Charles Bailey fut déclaré par le juri, puisqu'il n'y avait pas même l'ombre d'une preuve contre lui.

M. Field s'y est opposé énergiquement, et le juge Pardee a décidé que les accusés ne devaient pas être jugés séparément.

Les témoins à décharge ont été alors entendus.

John Graham, âgé de douze ans, employé comme garçon de bureau au *Picayune*, a déclaré qu'il se tenait devant la porte, dans l'après-midi du 7 mai; il a entendu dire que quelqu'un avait tiré sur Kellogg, et quelques minutes après, la voiture de celui-ci est passée dans la rue Natchez, de toute vitesse des chevaux. M. Cohen travaillait au moment au bureau du *Picayune* dans l'appartement du premier; il est descendu précipitamment et a dit aux informations.

George Smith, employé au *Picayune*, a déclaré que dans l'après-midi du 7 mai on a tiré sur Kellogg. Il se trouvait au bureau de ce journal. Il pleuvait alors et il a vu quatre heures et demie, la voiture de Son Excellence radicale, venant de la rue Natchez. M. Cohen était au *Picayune* de quatre heures un quart à cinq heures de l'après-midi. Il est sorti en entendant dire que Kellogg avait été blessé, pour avoir tous les détails de l'affaire. Il tenait un crayon à la main. Il avait un chapeau de soie noir et il était vêtu d'un pantalon gris et d'un paletot noir.

Le témoin peut certifier que M. Cohen est resté au bureau du *Picayune* entre après-midi là, de quatre heures un quart à cinq heures. Il avait regardé la pendule, parce qu'il quitte le *Picayune* généralement à six heures de l'après-midi et qu'il voulait savoir combien de temps encore il avait à travailler.

Le capitaine O. F. Peck, a fait la déposition suivante:

J'étais au coin des rues Camp et Natchez, de quatre à cinq heures de l'après-midi, quand j'ai vu une voiture passer rapidement, et dans cette voiture j'ai reconnu Kellogg. — J'ai entendu beaucoup de bruit; et j'ai vu une foule considérable rue des Magasins, près du coin de la rue Natchez; ce qui m'a donné l'idée de aller qu'il y avait un incendie. — Un petit garçon m'a dit que Kellogg avait été tué; c'est en ce moment même, plus de dix minutes après que Kellogg était disparu avec sa voiture, que j'ai vu M. Cohen sortir du *Picayune* et venir par la rue du Camp à la rue Natchez. — Je l'ai suivi; je lui ai demandé ce qu'il savait de cette affaire.

Je connais M. Cohen depuis trois ans; c'est un parfait *gentleman*. — Il a été employé en même temps que moi au *Bulletin*.

Le témoignage de M. Lyon est à peu près semblable à celui du capitaine Peck. Il se tenait au No. 38 de la rue des Magasins, quand il a entendu une détonation et qu'il a vu passer une voiture. C'est quelques minutes après que M. Cohen est venu par la rue du Camp. Le témoin a arrêté M. Cohen au passage pour lui demander des nouvelles: mais celui-ci lui a dit qu'il était très pressé et qu'il voulait courir aux renseignements. M. Lyon a déclaré avoir qu'il connaissait Charles Rollins,—le témoin à charge qui a prétendu avoir vu si distinctement M. Cohen tirer un coup de pistolet sur M. Kellogg. Il a demandé à Rollins s'il savait que chose on en qui lui en disait de cette affaire, et celui-ci a répondu que non. Le témoin, en terminant, a dit qu'il connaissait M. Cohen depuis dix années, et que c'était un homme au-dessus de tout reproche.

M. C. Blake a déclaré en substance ce qui suit: Il est typographe de profession et demeure rue des Magasins. Il a vu M. Kellogg, devant le bureau de M. Whitney; et quand la voiture de Kellogg est partie, il a vu un homme s'avancer au milieu de la rue et faire feu. Il connaît parfaitement M. Cohen, ayant travaillé avec lui au *Bulletin*, et il est sûr que ce n'était pas lui. L'homme qui a tiré était plus gros que Cohen. Cohen portait une barbe et paraissait âgé de 22 ans seulement. Il était vêtu d'un pantalon d'une couleur claire et d'un léger paletot noir. Après avoir tiré, il s'est allé par la rue des Magasins. Quelques minutes après, M. Cohen est arrivé par la rue Natchez, tenant à la main du papier et un crayon.

Solomon et une autre personne causaient avec M. Railey, qui paraissait très excité. Le témoin a dit que M. Cohen n'était pas le jeune homme qui a tiré le coup de pistolet sur Kellogg. Il ne connaît pas et n'a pas cherché à découvrir qui c'était.

M. Louis Solomon a fait à peu près la même déclaration que M. Blake. M. Cohen n'était pas là quand on a tiré un coup de pistolet sur Kellogg. Il est venu après pour avoir des renseignements. Le témoin connaît M. Cohen depuis trois ans. Il le croit incapable d'un assassinat.

Après le témoignage de M. Solomon, la cour s'est ajournée à sept heures de l'après-midi.

A sept heures, M. McDaniel, demeurant rue des Magasins, a été entendu. Il a fait la déclaration suivante:

Je suis en relations d'affaires avec le *Picayune* depuis deux ans et je connais M. Cohen depuis trois ans. J'étais au bureau de ce journal vers l'après-midi du 7 mai, quand j'ai vu passer une voiture,—celle de Kellogg; M. Cohen était à la porte. Nous venons après que le pseudo-gouverneur eut été informé par les informations et certainement comme par le passé.

V. BATTALORA.

CERTIFICAT.

J'ai beaucoup souffert d'une dame malade grave qui m'a donné avec plus de vigueur des douleurs de rhumatisme et cette maladie de la ville, malgré ses soins, ses remèdes et ses médecins, n'a pas pu la guérir. Mais, depuis que j'ai commencé à prendre votre Tisane, j'ai trouvé le bien-être et la santé. Je vous en remercie et vous prie de publier ce certificat pour le bien de l'humanité.

Rue des Canal, 1 mai 1873.

Mme Ch. Dupuy.

Vente aux enchères publiques.

Par Ch. Dupuy, Commissaire-Priseur.

Vente de Meubles, Chevaux, Voitures, Harnais, Selles, Bagages, Tapis, Rideaux, Lits, Matelas, Tables, Chaises, Fauteuils, Bureaux, Ustensiles de cuisine, Fer, Cuivre, Etain, Vaisselle, Verres, Bouteilles, Bouteilles de Champagne, Bouteilles de Bordeaux, Bouteilles de Bière, Bouteilles de Cognac, Bouteilles de Vin, Bouteilles de Whisky, Bouteilles de Cordial, Bouteilles de Bitters, Bouteilles de Sirop, Bouteilles de Lait, Bouteilles de Vinaigre, Bouteilles de Pommade, Bouteilles de Cirage, Bouteilles de Parfum, Bouteilles de Poivre, Bouteilles de Moutarde, Bouteilles de Sauce, Bouteilles de Cornichons, Bouteilles de Pickles, Bouteilles de Confitures, Bouteilles de Gelée, Bouteilles de Fruits, Bouteilles de Sel, Bouteilles de Poivre, Bouteilles de Vinaig